

seigneur, une série de reliures où il déploya tout son art. Après avoir travaillé pour la reine d'Espagne, le roi Victor-Emmanuel, le vice-roi d'Égypte et tant d'autres, Bruyère voulut travailler pour lui. Rien ne l'arrêta, rien ne lui coûta. Les maroquins les plus précieux, les cuirs de Russie les mieux choisis, les fers les mieux gravés, les dessins les plus purs, les soins les plus minutieux, le travail le plus fini, tout fut consacré à l'embellissement de quelques éditions rares qui lui appartenaient, puis la grande Exposition universelle de 1855 arrivant, Bruyère voulut sonder l'opinion publique; il envoya une caisse à Paris.

Il fallait être bien hardi, simple relieur de province, sans protecteur, sans camaraderie, sans journaux, pour oser mettre les produits de son art en lutte avec les œuvres éblouissantes et prônées des maîtres de la capitale. Qui pouvait entrer en parallèle avec les Bauzonnet, les Capé, les Duru, les Kœhler? Aussi y eut-il un étonnement général à l'aspect de cette vitrine qui fut bientôt assiégée par les curieux. Les journalistes s'en émurent, les esprits indépendants osèrent louer celui qu'ils ne connaissaient pas, et le résultat fut pour Bruyère que ne patronait ni député, ni pair de France, et qui n'avait que son mérite à lui tout seul, le résultat fut la grande médaille d'argent de première classe; triomphe superbe, éclatant pour qui connaît le monde et les habitudes de Paris.

Après la terrible inondation qui faillit, l'année suivante, anéantir Lyon, la préfecture du Rhône voulut offrir à l'Empereur une collection de photographies rappelant et le fléau, et les désastres, et les visites de l'Empereur lui-même aux inondés. Ce recueil, splendide comme exécution, précieux comme souvenir, était un monument de la reconnaissance des Lyonnais; il devait être digne et de la ville qui l'offrait et du souverain à qui il était offert. Bruyère fut chargé de la reliure. Sur ce livre, grand in-folio, l'artiste jeta des abeilles, l'encadrement était d'une rare